

D1

2803 h

AB

109748







Charrière, Isabelle Agnès Elisabeth de

LE
NOBLE,
CONTE MORAL.

On ne suit pas toujours ses Aïeux, ni son Père
LA FONTAINE.



A AMSTERDAM,
MDCCLXIII.

AB

109748



LE
MORAL
CONTE MORAL

On ne peut pas se faire de bien sans
la patience



43 109 748 A

BUCH

L 148,





MA VOIS

DE

L'ÉDITEUR.

CE

joli Conte aiant été

lu avec plaisir dans le Jour-

nal Etranger combiné avec

l'Année Littéraire, Mois

d'Août 1762, on a cru de-

voir le réimprimer séparé-

ment pour en rendre la Lec-

ture

* 2

31

AVIS DE L'EDITEUR.

ture encore plus générale. On a eu grand soin sur tout de rectifier d'après le Manuscrit certains passages qui ne rendoient point la pensée de l'Auteur. S'il nous parvient quelque autre production semblable de la même main, nous en ferons part au Public.



LE



LE NOBLE.

IL y avoit dans une des Provinces de France un Château très-ancien, habité par un vieux rejetton d'une Famille encore plus ancienne. Le Baron d'Arnonville étoit très-sensible au mérite de cette ancienneté, & il avoit raison, car il n'avoit pas beaucoup d'autres mérites : mais son Château se

A fe-

feroit mieux trouvé d'être un peu plus moderne. Une des tours combloit déjà une partie du fossé; on ne voyoit dans le reste qu'un peu d'eau bourbeuse, & les grenouilles y avoient pris la place des poissons. Sa table étoit frugale, mais tout autour de sa sale à manger régnoient les bois des Cerfs tués par ses ayeux. Il se rappeloit les jours gras qu'il avoit droit de chasse, les jours maigres qu'il avoit droit de pêche, & content de ces droits il laissoit sans envie manger des Faisans, & des Carpes aux ignobles Financiers. Il dépensoit son modique revenu à pousser un Procès pour le droit de pendre
fur

sur ses Terres , & il ne lui feroit jamais venu dans l'esprit qu'on pût faire un meilleur usage de son bien, ni laisser à ses Enfans quelque chose de mieux que la haute , & basse jurisdiction. L'argent de ses menus plaisirs il le mettoit à faire renouveler les 'Ecussions qui bordoyent tous les planchers, & à faire repeindre ses Ancêtres.

La Baronne d'Arnonville étoit morte depuis longtems, & lui avoit laissé un Fils, & une Fille qui s'appeloit Julie. Le jeune Seigneur avoit également à se plaindre de la nature, & de l'éducation; cependant il ne se plaignoit pas. Content du nom d'Arnonville, & de la

connoissance de l'arbre généalogique de sa maison il se passoit de talens , & de science. Il chassoit quelquefois , & mangeoit son gibier avec les Filles du Cabaret voisin ; il buvoit beaucoup , & jouoit tous les soirs avec son Domestique. Sa figure étoit désagréable , & il eût falu de bons yeux pour découvrir chez lui ces traits qui , selon quelques uns , annoncent infailliblement une illustre naissance. Julie au contraire avoit de la beauté , des graces , & de l'esprit. Son Pere lui avoit fait lire des Traités de Blazon qu'elle ne gutoit guère , & elle avoit lu quelques Romans qu'elle gutoit beaucoup plus.

Le

Le féjour qu'elle avoit fait chez une Dame de ses parentes dans la Capitale de la Province lui avoit donné quelque usage du monde : il n'en faut pas beaucoup pour rendre polie une personne qui a l'esprit pénétrant, & le cœur bon.

Un Peintre qui copioit ses Grands-peres, & leurs Quartiers, lui avoit donné des leçons de deffein; elle peignoit des paysages, & brodoit des fleurs; elle travailloit avec adresse, elle chantoit avec gout, & comme sa figure n'avoit besoin ni de beaucoup d'art, ni de beaucoup de magnificence, on la trouvoit toujours bien parée. Elle étoit fort vive, & fort

A 3 gaie,

gaie, quoique tendre, & il lui échapoit quelquefois des raille-
ries sur la noblesse; mais le res-
pect, & l'amitié qu'elle avoit
pour son Pere les modéroient
toujours. Son Pere l'aimoit
aussi, mais il auroit souhaité
qu'au lieu de fleurs elle brodât
sur les écrans des Armoiries;
qu'au lieu de Télémaque, &
de Gilblas elle étudiât les par-
chemins rongés qui consta-
toient les titres de la Famille.
Il étoit fâché de voir que dans
sa Chambre les modernes es-
tampes fussent près de la fenê-
tre, tandis que les vieux por-
traits étoient relégués dans un
coin obscur; & souvent il l'a-
voit grondée de ce qu'elle pré-
fé-

féroit une jolie , & aimable Bourgeoise des environs à une Demoiselle auffi laide que noble , & mauffade , qui demeueroit dans le voisinage . Il auroit voulu qu'elle ne cédât le pas qu'à bonnes enseignes , & selon la date des Diplomes ; mais Julie ne consultoit jamais les Diplomes ; elle cédoit toujours à l'âge , & auroit mieux aimé qu'on la crût roturiere qu'arrogante . Par étourderie elle auroit passé devant une Princesse ; par indifférence , & par civilité elle eût laissé passer tout le monde devant elle . Quand le Baron d'Arnonville vouloit détourner ses Enfans d'une chose qu'il condamnoit , il disoit tou-

A 4 jours :

jours : cela ne convient pas à une personne de votre rang ; cela ne répond pas à la noblesse de votre origine. Il n'employoit jamais aucun argument pour leur faire faire quoi que ce fût , ne pensant pas que la parfaite inutilité fût indigne de la haute naissance , ni que ce fût déroger que n'être bon à rien.

Julie ne vouloit point avoir trop d'esprit, & voilà pourquoi ce qu'elle en avoit plaisoit davantage. Elle savoit peu, mais on voyoit que c'étoit faute d'occasion de pouvoir apprendre ; son ignorance n'avoit point l'air de la stupidité. Une physionomie vive, douce, & riante

vue chez la Parente dont j'ai parlé; elle la pria de venir passer quelque tems chez elle à la Campagne. Julie obtint la permission de son Pere, il lui recommanda de se souvenir de ce qu'elle étoit, & Julie partit. Cette Dame étoit fort riche; elle avoit un Fils unique qui cependant étoit aimable, & bien élevé. Il étoit très-bien fait, Julie étoit belle: ils se plurent dès qu'ils se virent, & ils ne songerent d'abord ni à se le dire, ni à se le cacher. Peu à peu ils se le firent entendre, & ils se trouverent encore plus aimables quand ils furent qu'ils se plaisoient. En compagnie, à table, à la promenade Valaincourt

court disoit souvent tout bas, ou à mots couverts, quelque tendresse à Julie; mais dès qu'ils étoient seuls, & qu'il auroit pu tout dire, il ne lui parloit pas. Elle en étoit surprise, mais pourtant contente; elle avoit lu, ou elle devoit que l'amour est timide quand il est ardent, & délicat; aucun discours ne lui auroit fait tant de plaisir que ceux de son Amant, mais elle aimoit encore mieux son silence. Valaincourt avoit, outre les raisons que Julie sentoit, un motif de se taire qu'elle ne savoit pas. Elle avoit vu qu'il avoit les yeux grands, les cheveux blonds, les dents belles; elle lui avoit
trouvé

trouvé beaucoup de douceur, d'esprit, & de générosité; elle avoit remarqué de l'ordre, de la décence, & de l'opulence dans sa Maison; mais elle avoit oublié de demander lequel de ses Ancêtres avoit été fait noble. Malheureusement c'étoit son Pere qui par de grands services, & de grandes vertus avoit mérité cette distinction. Les Sages diroient que quand c'est de cette façon qu'on a acquis la noblesse, la plus nouvelle est la meilleure; que le premier noble de sa race doit être le plus glorieux d'un titre dont il est l'auteur; que le second vaut mieux que le vingtième, & qu'il y avoit à préférer que

Valaincourt ressembleroit plus à son Pere , que Julie à son trentieme Ayeul. Mais les Sages ne sont pas juges compé- tens de l'ouvrage du préjugé. Valaincourt connoissoit le préjugé, il savoit jusqu'ou le portoit le Pere de Julie. Le tems de son départ approchoit ; tous deux étoient affligés, & ils en étoient plus tendres. Comme chacun se retiroit pour s'aller coucher ils se trouverent seuls dans un Corridor où il n'y avoit point de lumiere. Valaincourt prit la main de Julie, & la baisa plus vivement qu'il n'avoit encore fait ; car il l'avoit déjà baisée, & Julie depuis plusieurs jours otoi ses gants quand elle

le

le croyoit devoir donner la main à Valaincourt. Le lendemain ils se trouverent dans le même Corridor , & dans la même obscurité ; alors Valaincourt prit un baiser à Julie , & Julie qui n'aimoit pas à refuser ce qu'elle pouvoit donner sans peine , le laissa prendre. Le lendemain Julie fit en sorte de se trouver dans le Corridor ; il y avoit de la lumiere, Valaincourt l'éteignit, il lui donna un tendre baiser , & puis encore un , Julie auroit voulu les rendre.... heureusement c'étoit le dernier soir.... le lendemain Julie partit.

Tant qu'elle avoit été avec Valaincourt elle n'avoit songé qu'au

qu'au plaisir de le voir, & de l'entendre: quand elle ne le vit plus elle sentit la douleur d'en être séparée; elle pensa aux moyens de le revoir, & de le voir toujours. Je ne fais ce qu'elle sentit, & pensa encore; mais par bonheur le Jeune homme pensoit aux mêmes choses de son côté.

Un jour comme elle brodoit seule il entra; elle se souvint du Corridor, & rougit: Valincourt ne parut pas s'en souvenir, tant il mit de respect dans sa façon de l'aborder. Avec une Femme qu'on estime, qui a l'air modeste, & décent, un homme met presqu'en doute les faveurs qu'il en a reçues.

Va-

Valaincourt ne pouvoit pas croire qu'il eût osé toucher de ses levres le visage de cette Divinité. Après les premiers complimens il retomba dans son silence. Julie ne se croyoit plus du tout imposante ; elle trouvoit qu'il en avoit assez vu pour n'être plus si timide , & pensant qu'il devoit appercevoir une partie de ce qu'elle sentoit, elle se fâcha de ce silence. A sa place, se dit-elle, il me semble que je parlerois. En même tems elle se leva pour sonner, & comme le Laquais alloit entrer dans la Chambre, vous êtes bien poli, Monsieur, dit-elle à Valaincourt, de venir de si loin, puis-que

que vous n'avez rien à me dire. Donnés le caffè, & si mon Pere est au logis, priés-le d'en venir prendre. Ah ! Mademoifelle, répondit Valaincourt, qu'il est difficile de parler quand on pense que de ce qu'on va dire dépend peut-être toute notre félicité, ou tout notre malheur. Si je m'y prenois mal. Ah ! grand Dieu ! si je ne disois pas ces mots qui vous persuaderoient ! Julie, adorable Julie, dites. . . . que faut-il que je dise ? Quels discours, quels motifs, quelles assurances pourroient vous engager à vous donner à moi ? Ah ! Valaincourt ! ... dit Julie avec un regard, & un soupir qui

B

pro-

promettoient tout, qui répon-
doient, oui, à tout ce qu'il au-
roit voulu dire.

Valaincourt qui les entendoit
n'en demanda pas davantage ;
hors de lui-même il prend ses
mains, & les baise avec tran-
sport ; il ose même, il ose en
plein jour presser sa bouche sur
la sienne : le Pere eût pu en-
trer, mais ils n'y pensoient pas ;
qu'auroient-ils prévu, qu'au-
roient-ils craint dans leur déli-
re ? Il fut court cependant ; Ju-
lie s'allarma de l'ardeur de son
Amant, & de sa propre com-
plaisance : laissés, laissés-moi,
dit-elle, Valaincourt, nous nous
oublions. Dans ce moment ils
entendirent du bruit, & se hâ-
terent

terent de se rasseoir : Julie baissa la tête sur son ouvrage pour cacher son désordre ; le Jeune homme alla au devant de Monsieur d'Arnonville avec un air de soumission qui parut le prévenir en sa faveur. J'ai pris, Monsieur, la liberté de venir voir Mademoiselle votre Fille avec qui mon bonheur m'a fait faire connoissance — N'aviés - vous jamais vu mon Château ? — Non, Monsieur, je n'avois jamais eu de prétexte pour oser venir vous rendre mes devoirs. Il mérite bien qu'on le voie, dit le vieux Seigneur. Un Baron d'Arnonville dont le Trifayeul avoit été créé Chevalier sous Clovis le

fit bâtir en 624. Il n'est pas étonnant qu'il le fit faire aussi vaste que vous le voyés ; dans ce-tems-là la noblesse étoit respectée, comme elle doit l'être ; elle étoit riche , & puissante ; aussi étoit-elle bien plus pure , & bien plus rare qu'aujourd'hui. A présent c'est une récompense ordinaire ; rien n'est si commun , & je ne fais nul cas de ces petits nobles sans ayeux..... nous en avons, dit Julie, depuis le grenier jusqu'à la cave. Et la plupart des anciennes Familles , continua le Baron, se sont corrompues par des mésalliances. Il en est bien peu, j'ose le dire, qui se soient, comme les d'Arnonville, sou
tenues

tenues dans toute leur pureté ;
aussi j'espère bien que mes En-
fans..... C'est sans doute, in-
terrompt le Jeune homme qui
n'y pouvoit plus tenir , c'est
sans doute une satisfaction , &
un motif de plus pour être ver-
tueux que de trouver dans ses
ancêtres des exemples de ver-
tu , & d'amour pour la Patrie.
Quand on joint à un grand
nom un grand mérite , & qu'au
lieu de la vanité..... — Puisque
vous n'avez jamais vu le Châ-
teau vous n'avez jamais vu les
portraits ; il faut que je vous
les montre, cela ne pourra que
vous être utile pour l'étude de
l'Histoire. Monsieur , vou-
lés-vous me suivre ? Made-

B 3

moi-

moiselle nous accompagne-t-elle? dit Valaincourt d'un ton affligé. Non, répondit en riant Julie : j'ai assez vécu avec mes Grands-peres, & je les connois bien. Julie resta à son ouvrage, ou plutôt à sa rêverie. Dieu ! qu'elle étoit agréable ! Jamais moment de solitude n'avoit été pour elle plus délicieux. Mais que Valaincourt étoit triste ! Le Baron à qui il plaisoit ne lui épargnoit pas un portrait, pas un écusson, pas une anecdote, & chaque portrait, chaque écusson amenoit une réflexion qui perçoit le cœur du pauvre Valaincourt. Ce n'est pas qu'il fût mortifié d'une si ridicule ostentation ; il n'au-

n'auroit pas voulu tenir sa noblesse du Roi Ninus à la charge d'être aussi vain, & aussi fou que le Baron d'Arnonville : mais Julie ! Enfin il entra dans sa Chambre, & il tressaillit.

Pendant que le Pere s'embarassoit dans l'histoire du premier de ses Ancêtres que le pinceau eût transmis à sa postérité, Valaincourt parcouroit des yeux l'ouvrage du gout de la Fille. Il vit sur une table un paysage qu'elle avoit fini, un autre commencé, & parmi ses pinceaux, & ses couleurs il vit un petit Catéchisme, Segrais, Racine, & Gilblas. Il vit les belles estampes qu'elle préféroit aux vieux Portraits, il vit

des fleurs..... mais il ne vit plus rien de tout le reste quand il eut apperçu le portrait de Julie. Il étoit crayonné en petit, il étoit ressemblant. Valaincourt ne songea plus qu'à détourner les yeux du Pere : quel est cet homme respectable, dit-il, qui est là, Monsieur, derriere vous? Le Baron se tourna : c'est celui dont je vous ai tant parlé, n'avez-vous pas entendu? Ah! Monsieur, pardon, je me le rappelle. Valaincourt avoit le portrait, & ne desiroit plus rien ; mais voyant que le Pere recommençoit il prit le joli paysage qui étoit à sa bienséance. Enfin ils sortirent de cette Chambre ; c'est donc là, dit
255
tout

tout bas Valaincourt en la regardant encore , c'est donc là qu'habitent que reposent tant de charmes ! C'est donc là , dit le Baron , que sont mes plus anciens portraits ; nous avons fini par ce qu'il y a de plus curieux , j'avois gardé ceci pour la bonne bouche. Vous avez bien raison, Monsieur, dit Valaincourt qui fourioit malgré sa détresse, il n'y a rien de si précieux que les peintures de cette Chambre ; & puis il le remercia avec toutes les démonstrations de la reconnoissance, mais il avoit la mort dans le cœur. N'est-il pas vrai , dit Julie lorsqu'ils la rejoignirent que je suis riche en Grands-pe-

B 5 res?

res? Mes Grandes-meres ne sont pas belles, mais cela ne fait rien, elles sont anciennes; je compte me faire peindre bien des fois; belle ou laide, dans trois-cens ans mon portrait vaudra son pesant d'or. Ah! Mademoiselle, dit Valaincourt, votre portrait ne sera pas si cher, si précieux qu'il l'est aujourd'hui: alors peut-être la vanité le vénérera, aujourd'hui l'amour l'adore. — L'avez-vous vu, Monsieur? — Oui, Mademoiselle, vous verrez que je l'ai vu comme je devois le voir; j'ai vu aussi vos Livres, & vos payfages.... — Ne vous êtes-vous pas fort amusé à voir mes Ancêtres? —

Non,

Non, Mademoiselle, je n'ai regardé que ce qui avoit rapport à vous. Ceci se disoit à demi-voix. Julie fourioit, & Valaincourt étoit bien aise de voir que la Fille n'eût pas le même respect pour l'ancienneté que son Pere. Il étoit tard, Valaincourt prit congé d'eux, & s'en alla. Ce Jeune homme est-il ton amant ? dit le Baron à sa Fille. — Je crois qu'oui, mon Pere. — Pense-t-il à t'épouser ? — Oui, mon Pere. — Est-il gentilhomme ? Julie n'en favoit rien, mais elle le supposa, & dit encore, oui. — D'une ancienne Famille ? — Oui, mon Pere. — D'où tirent-ils leur origine ?
De

De Renaud de Montauban, répondit Julie par un mouvement de gaîté plutôt que par politique. — Quoi, ma Fille, de Renaud de Montauban! Mon Dieu, que tu serois heureuse! Quelle joie pour moi de te voir ainsi mariée! En disant cela il l'embrassa avec une tendresse qui la déconcerta. Elle se repentit de lui en avoir imposé sur une chose qui lui paroissoit si importante, & craignit les conséquences de son badinage, s'il venoit à se découvrir. Elle s'indigna aussi de tant de folie, & tous ces sentimens ensemble l'agiterent si fort qu'elle fut obligée de se retirer. Elle s'assit dans sa Cham-

Chambre les deux bras appuyés sur sa toilette, & sa tête baissée sur ses mains. Mon Pere ne demande pas, disoit-elle, s'il est vertueux, s'il est sage, s'il a le cœur bon; il demande si sa Famille est ancienne..... sur cette assurance il me donne à lui..... Ah! si Valaincourt alloit n'être pas si noble, il me refuseroit! Il seroit d'autant plus inflexible que je l'ai trompé. Mon Dieu, quelle imprudence! Mon Dieu, combien ne suis-je pas coupable! Elle réva encore quelque tems avec cette tristesse, puis se levant, & se promenant par la Chambre elle voulut regarder pour se distraire le paysage dont Valaincourt avoit

avoit parlé : ne le trouvant point elle alla à son portrait ; alors elle comprit ce que Valaincourt avoit voulu lui dire. Ce vol lui parut aussi plaifant que tendre ; elle s'imagina voir son Pere difant d'un côté, voilà Jean - François - Alexandre d'Arnonville, pendant que Valaincourt pensoit , voici Julie d'Arnonville , il faut l'emporter. Quand une jeune Fille fe voit tendrement aimée de fon Amant, fes chagrins font aisément adoucis ; ce fond de joie rend fon cœur facile à s'égayer. Julie trouva que si Valaincourt ne descendoit pas de Renaud, il descendroit de quelque autre ; qu'elle pourroit faire passer

fer sa tricherie pour une erreur ; que peut-être aussi il ne feroit pas impossible d'en tirer parti ; qu'il faudroit prévenir Valaincourt, & concerter avec lui sa Généalogie. Si les motifs raisonnables ne touchent pas mon Pere, disoit-elle, ne me fera-t-il pas permis de le tromper un peu ? Devrions-nous être les victimes d'un préjugé si ridicule ? Cette morale un peu relâchée l'accomodoit, elle s'y arrêta. Il lui vint dans l'esprit d'écrire à Valaincourt pour l'avertir. Elle prit l'écrivoire, les plumes, & le papier ; elle imagina le moyen de faire parvenir sa lettre, & je jurerois qu'elle auroit

auroit écrit si elle eût été fure de son stile, & de son ortographe ; mais Julie passa légèrement sur ses véritables motifs de ne point écrire ; elle se persuada en remettant tout cet attirail que la prudence, la réserve, la modestie, le respect des bienséances, l'arrêtoient, & elle s'applaudit des vertus qu'elle n'avoit pas. On vint appeler Julie pour le souper. Déjà son Pere avoit fait part de ses espérances au jeune Baron : à peine ils purent se contenir en présence des Domestiques ; dès qu'ils furent renvoyés on but à la santé du descendant de Renaud ; mais Julie ne pouvant supporter le spectacle de leur joie,

joie, se retira encore une fois également honteuse de sa faute, & de leur extravagance. Seule dans sa chambre elle se mit à pleurer. L'amour, le repentir, la crainte, l'espérance, se confondoient dans son cœur, & l'oppressoient. Une jeune personne agitée par différens sentimens, quand elle ne fait plus comment les démêler, pour se tirer d'embarras elle pleure. Julie aiant cessé de répandre des larmes, le cahos qui l'accabloit se trouva presque dissipé ; il ne lui resta bientôt plus que l'idée de son Amant. Elle le vit tel qu'il lui avoit paru au premier instant de leur connoissance. Elle se rappela

C

les

les marques de sa tendresse ; elle se reprochoit, tantôt d'y avoir trop répondu pour la décence, puis de n'y avoir pas assez répondu pour l'amour ; elle se souvint des baisers, qui fait si elle ne souhaita pas de les recevoir encore ? Enfin elle se coucha, & en se couchant elle trouvoit qu'il y avoit bien longtemps qu'elle n'avoit vu son lit. N'est-ce donc que ce matin, disoit-elle, que je me suis levée ? N'est-ce que cette-après-dinée que Valaincourt est venu ? Jamais journée ne lui avoit paru si longue, parceque jamais journée n'avoit été pour elle si remplie de sensations diverses, & intéressantes. Elle ne pouvoit

voit concevoir qu'elle eût senti, & pensé tant de choses; qu'elle eût eu tant de joies, & de chagrins en si peu de tems. Julie n'est pas la seule à qui le tems paroisse encore plus long dans la succession rapide d'impressions variées, que dans la langueur de l'inaction. Julie s'endormit malgré la tendresse; ses songes ne lui annoncerent rien de fâcheux: le lendemain nul pressentiment ne la troubla; elle passa la matinée à peindre dans sa chambre. Son Pere dînoit au Château voisin; son Frere chassoit, ainsi elle étoit seule. Combien de fois ne souhaita-t-elle pas que Valaincourt vint troubler cette solitude;

tude , & mettre à profit des momens qui couloient pour rien ! S'étant mise à lire sur un banc de l'avenue elle le vit enfin venir , mais il étoit avec son Pere. Il avoit regardé le portrait de sa Maîtresse une partie de la nuit , & une partie du jour ; mais il voulut revoir sa Maîtresse elle-même ; il se mit en chemin pour cela d'abord après dîner , & rencontra Mr. d'Arnonville qui retournoit chez lui. Le Baron ne tarda pas à lui parler de la chose qui occupoit uniquement son cœur. J'ai appris, Monsieur, lui dit-il après avoir fait bien des révérences , j'ai appris que vous aimés ma Fille , & que vous
fon-

fongiés à l'épouser. Valaincourt étonné ne répondit à ce début que par une profonde inclination. La surprise, l'inquiétude étoient peintes sur son visage, & le rendoient muet. Mon sort va être décidé, disoit-il en lui-même. Bon Dieu, que va-t-il dire ! Cet empressement à lui parler de son amour annonçoit un bonheur, ou un malheur extraordinaire. Il n'osoit presque écouter. Je suis décidé depuis longtems, Monsieur, continua le Baron d'un air gracieux, à ne donner ma Fille qu'à un homme d'une naissance illustre : les d'Arnonville ne feront déshonneur à aucune Famille ; ils

peuvent prétendre à tout. Mes Ancêtres..... Ah! Monsieur, s'écria imprudemment l'amoureux Valaincourt, je connois toute votre supériorité, je fais que je ne suis pas digne de votre alliance; mais si l'amour le plus tendre, & le plus respectueux, le desir le plus vif de rendre heureuse votre aimable Fille pouvoient me tenir lieu d'une noblesse plus ancienne; si l'honneur, la probité, mon dévouement pour vous..... Dans ce moment Julie s'étoit approchée, elle avoit entendu ce que disoit Valaincourt, & sa confusion expliqua tout ce mystere. Valaincourt étoit tourné de façon qu'il ne voyoit point
en-

encore Julie, mais le Pere n'é-
coutoit déjà plus Valaincourt.
Il jetta sur elle un regard qui la
fit tomber à ses piés. Valain-
court interrompu par ce mou-
vement regardoit la Fille, &
le Pere sans pouvoir compren-
dre ce qui occasionnoit une
scene si touchante; il ne savoit
que penser, ni que dire. Julie
les yeux baissés vers la terre
laissoit couler ses pleurs, &
gardoit le silence. Le Pere
furieux ne pouvoit parler. En-
fin recouvrant la parole: Fille
indigne de moi, & de mes
Ayeux, dit-il, vous avés donc
voulu tromper votre Pere;
tout ce que vous m'avés dit de
la naissance de votre Amant
C 4 n'est

n'est donc qu'une fable ? Ah !
mon Pere , répondit Julie , je
suis criminelle , mais.... mais
j'aimois Valaincourt. Quoi ,
Julie , c'est moi qui vous tra-
his ! s'écria-t-il : je devois de-
viner , je devois me taire.....
Ah ! c'est pour moi que vous
êtes coupable , & c'est moi qui
vous trahis ! Monsieur , conti-
nua-t-il en se mettant à genoux
à côté de Julie , Monsieur ,
pardonnés une faute que l'a-
mour a fait commettre , &
qu'ainsi nous partageons. Per-
mettés-moi d'aimer votre Fil-
le ; ses graces , son esprit , la
beauté de son ame aussi bien
que sa naissance l'élevent fort
au dessus de moi ; elle mérite
un

un trône... mais un Roi ne seroit pas plus tendre, jamais elle ne trouvera tant d'amour que dans mon cœur, jamais ses perfections ne feront mieux adorées..... Encore une fois, permettez que je l'aime, que je la voie, que je vous voie, & votre propre jugement décidera de mon sort. Renaud de Montauban ! dit le Pere, sans paroître l'avoir entendu. Depuis combien d'années votre Famille a-t-elle ses titres de noblesse ? Valaincourt ne répondoit rien, parlés, lui dit Julie, soyés plus sincere, & plus généreux que moi. — Depuis trente, cinq ans. — Trente-cinq ans ! Et je donne-

rois ma Fille!.... allés, Made-
moiselle , allés pleurer votre
honte, & ne reparoiffés pas de-
vant moi: & vous, Monsieur,
qu'on ne vous revoie plus ici.
Otés-vous à l'instant de mes
yeux, dit-il à Julie qui conti-
nuoit à pleurer à genoux, au-
rois-je cru que vous pussiés ou-
blier jusque-là votre origine?
Vous mérités bien peu d'être
née ce que vous êtes! Sans
doute, dit Valaincourt en ai-
dant Julie à se relever, elle ne
méritoit pas un Pere tel que
vous. Il en auroit dit davanta-
tage, si un regard de Julie ne
lui eût imposé silence, & com-
me elle prenoit en pleurant le
chemin du Château, l'Amant
déses-

désespéré s'éloigna en maudissant son fort, & la noblesse. Pour le Baron d'Arnonville, outré, indigné, ne pouvant marcher tant il étoit ému, il s'affit sur le même banc où quelques momens plutôt lisoit, & rêvoit paisiblement Julie. Aiant fait appeler sa Ménagere par un Ouvrier qui travailloit dans le jardin, il lui apprit l'aventure en peu de mots, & lui ordonna de veiller à ce que Julie ne pût sortir de sa chambre, ni recevoir des nouvelles de son Amant. Cette Vieille qui étoit une des Archives du Château, & qui depuis une enfance très-reculée n'entendoit, & ne voyoit que les folies de ses maîtres,

mâtres, étoit presque aussi chaude sur la noblesse que le Baron : elle entra de tout son cœur dans son ressentiment, & courut enfermer, & haranguer sa jeune Maîtresse. Julie, quoique naturellement douce, s'indigna d'un traitement si dur, & lorsque la Vieille aiant expliqué sa commission commença à dire : pour une Demoiselle de votre rang.... Taisés-vous, lui dit-elle, j'en ai assez entendu de ces extravagances; enfermés-moi, mais fortés. Deux jours Julie ne voulut ni écouter, ni répondre ; elle mangeoit peu, elle ne dormoit point, elle pleuroit beaucoup. Le Baron resté seul sur le banc disoit : un petit noble

noble de nouvelle date présume de s'allier à moi , & ma Fille l'écoute ! D'un côté quelle audace ! de l'autre quelle lâcheté ! Il dit cela tout seul jusqu'à la nuit tombante , il le dit ensuite à son Fils , il le dit la nuit dans son rêve , & le lendemain faisant le tour de ses portraits il crut y voir le reproche , & l'indignation. Le troisieme jour le vent aiant abattu une partie du pigeonnier , & la girouette où étoient gravées les armes d'Arnonville étant tombée à ses yeux du haut de la Tour dans un fossé bourbeux , son esprit fut faisi des plus vives craintes. Il se coucha l'imagination frappée de ces effrayans augures,

augures, & à peine le sommeil eut versé sur lui ses pavots qu'il vit les mânes de ses Ancêtres armées de pié-en-cap s'approcher de son lit d'un air consterné. Le Baron s'éveillant en sursaut les pria d'apparoître à sa Fille, mais les ombres antiques n'en firent rien. Julie aiant reçu sur le soir un billet de Valaincourt dormoit tranquillement ; ses songes étoient l'ouvrage de l'amour, & de l'espérance. Valaincourt s'étoit adressé pour lui faire tenir ce billet à la Fille du Jardinier que l'affabilité de Julie lui avoit attachée. Cette Fille se chargea volontiers de la commission, & demanda à la vieille geoliere la permission de

de porter elle-même des fruits à Julie. Mademoiselle du Tour qui n'étoit au fonds pas méchante, & à qui le chagrin de sa Maîtresse commençoit à inspirer de la pitié, y consentit, & la jeune Fille après avoir un peu causé avec Julie lui dit tout bas qu'au fond du panier de fruit elle trouveroit une lettre. Julie ne fut pas plutôt seule qu'elle l'ouvrit, & voici ce qu'elle lut. „ Belle, & tendre „ Julie, puisque vous connoissés „ l'amour il seroit inutile de „ vous dire ce que je sens, & „ ce que je souffre, & d'ailleurs „ comment ma plume pour- „ roit-elle l'exprimer? Mon „ dessein est de vous assurer „ qu'il

„ qu'il n'est rien que je n'entre-
„ penne, rien que je ne hazarde
„ pour vous tirer des mains
„ cruelles qui nous séparent.....
„ Pourriés-vous n'y pas con-
„ sentir, Julie? Pourriés-vous
„ adopter une ridicule préven-
„ tion? Si je le croyois.... si je
„ croyois que vous pussiés vous
„ repentir un instant, si vous
„ pouviés être moins heureu-
„ se.... Dieu m'est témoin que
„ je renoncerois à tout mon
„ bonheur pour vous épargner
„ un regret.... Dites, Made-
„ moiselle, craignés-vous les
„ regrets? Ma naissance.....
„ pardon, Julie, vous m'ai-
„ més, & j'ose soupçonner vo-
„ tre cœur? Jugeriés-vous in-
„ digne

„digné de votre main celui
 „que vous ne jugés pas indi-
 „gne de votre tendresse ?
 „N'est-ce pas pour moi que
 „vous souffrés?..... fiés-vous-
 „en à mon amour, charmante
 „Julie, nous ne souffrirons
 „pas longtems.”

Julie l'en crut sans trop sa-
 voir pourquoi: elle lut, elle re-
 lut le charmant Billet, & en le
 lisant, l'espoir, la gâité même
 renaissoient dans son cœur:
 Elle mangea, elle dormit; le
 lendemain elle reprit son ou-
 vrage, & sa peinture. Made-
 moiselle du Tour la trouva dou-
 ce, & affable comme aupara-
 vant, & enfin elle eut le plaisir
 de haranguer sans être inter-

rompue.

rompue. Le jour suivant la petite Fille revint avec sa corbeille pendant que Mademoiselle du Tour disoit: de la naissance dont vous êtes vous pouvez aspirer aux partis les plus nobles. Cela se peut bien, répondit en fouriant Julie. Mademoiselle du Tour, ignorant la vertu secrète de la corbeille, crut voir dans sa gaité une preuve de ce qu'elle avoit autrefois éprouvé elle-même, que rien ne console mieux d'un amant que l'idée d'un autre amant. Elle continua donc à lui dire: votre Mari fera grand Seigneur; vous aurés un grand Château, & vous serés bien contente. Cela se pourroit bien



bien, dit Julie d'un air encore plus riant, & plus doux. Mademoiselle du Tour, se croyant bien avancée, fortit en s'applaudissant pour dire au Baron qu'il n'y avoit qu'à la laisser faire; & que dans deux jours Julie auroit oublié son Amant. Mais elle ne trouva personne à qui communiquer son art; & sa joie. Le Baron étoit parti pour se distraire, & fit dire qu'il ne reviendroit que le lendemain. Julie se hâta de profiter de l'absence de la Gouvernante pour lire la Lettre de Valaincourt. Il lui disoit qu'ayant tout examiné il jugeoit son évasion facile; que sa fenêtre étoit basse; que cet endroit du fossé

D 2

étoit

étoit presque comblé ; qu'il
l'attendroit dans l'avenue à
l'entrée de la nuit , & qu'une
voiture légère pourroit les men-
ner avant le jour dans une Ville
peu éloignée , où ils se jure-
roient un amour inviolable au
pié de l'autel. „ Je ne doute
„ plus de mon bonheur , con-
„ tinuoit-il , puisqu'il dépend
„ de vous , chere Julie ; ce se-
„ roit vous faire injure. L'a-
„ mour vous donne à moi , ses
„ droits sont sacrés. A` minuit,
„ quand la Lune commencera
„ à dissiper les ténèbres , quit-
„ tés la triste prison où le bar-
„ bare préjugé vous retient , &
„ que l'amour vous conduise
„ dans les bras de votre Amant.
Je

„ Je ne demande point de ré-
 „ ponse, vous m'avez dit que
 „ vous m'aimiez, c'étoit tout
 „ me promettre. À minuit, Ju-
 „ lie..... quels momens ! quels
 „ plaisirs ! ” Julie laissa tomber
 la Lettre, & resta quelque
 tems immobile. Un sentiment
 mêlé de surprise, & de joie,
 tel que le fait naître l'appari-
 tion inattendue d'un objet
 agréable, mais tout nouveau,
 tint quelque tems ses pensées
 comme suspendues. Un enlé-
 vement ! Ce soir même ! Quit-
 ter la maison de son Pere, &
 se donner à Valaincourt ! Julie
 se leva enfin, & sans s'avouer
 ses intentions elle ouvrit sa fe-
 nêtre, & regarda si effective-
 ment

ment il étoit si facile d'en sortir. Voyant que de ce-côté-là il n'y avoit rien d'impossible, elle releva la Lettre, & la lut encore une fois. Il est vrai, dit-elle, que le préjugé qui me retient ici est aussi barbare qu'extravagant. Il est vrai que j'ai dit que je l'aime. Valaincourt ne doute pas de mon consentement, ce seroit, dit-il, m'offenser: je suis à lui, il m'attendra..... Le même ton d'autorité qui rend un Mari si odieux combien n'est-il pas favorable à un Amant? Avec le même art que l'on élude les droits de l'un parcequ'on les hait, on grossit les droits de l'autre parcequ'on les aime. On ne veut plus de
fa

sa liberté lorsqu'il faudroit l'employer contre le penchant. Si Valaincourt eût supplié, s'il eût demandé un consentement, comme doutant de l'obtenir, peut-être Julie n'eût osé se rendre : mais Valaincourt exigea, & Julie ne crut pas pouvoir désobeir. Valaincourt eût eu sans doute assez de peine à expliquer ces droits sacrés, de l'amour qu'il réclamoit avec tant d'assurance. Mais Julie ne demandoit point d'explication, point de preuves ; elle l'en crut sur sa parole, & elle pensa être déterminée moins par sa passion que par un certain devoir inviolable que pourtant elle ne comprenoit

D 4 pas.

pas. La voilà donc presque résolue, elle verse des larmes en pensant au Pere qu'elle abandonne, à ce séjour qui la vit naître, & qu'elle va quitter; mais elle pense à son Amant, & ses pleurs se sechent. Je ferai donc, s'écrie-t-elle, je ferai donc à lui pour jamais! Alors elle retourne à la fenêtre, & examinant avec plus d'attention elle voit que précisément à l'endroit, où il faudroit descendre, il y avoit un creux, où l'eau de la pluie qui étoit tombée ce jour-là s'étoit arrêtée. Il falloit combler ce creux; de quoi se servir? Julie regarde autour d'elle, & voyant les portraits de ses Ayeux: vous
me

me rendrés, dit-elle, au moins ce service, & elle sauta aussitôt en riant sur une chaise pour dépendre Jean-François-Alexandre d'Arnonville. Comme elle le tenoit, montée encore sur la chaise, Mademoiselle du Tour entra ——— Que faites-vous, Mademoiselle? ——— Ma bonne..... ma bonne..... ne ferois-je pas bien d'envoyer ce portrait chez le Peintre? Si j'épouse, comme vous le croyés, le Seigneur d'un vieux Château, je voudrois y mettre le premier Baron de la Famille. Mademoiselle du Tour ne désapprouva pas, comme on peut croire, cette idée, & en prit occasion de discourir très-longue-

ment sur le néant des plaisirs de l'amour, & la solidité des avantages de la Noblesse. Julie toujours gaie, & folâtre voulut savoir si cette Fée avoit jamais connu ce qu'elle mépri- soit, & la du Tour lui conta que si son Amant avoit été Marmiton d'un Duc elle l'au- roit écouté, mais il n'étoit Marmiton que d'un Comte.

Quand la Ménagere fut sor- tie, Julie fit un paquet de ce qu'elle avoit de plus précieux, & comme le jour commençoit à baisser elle se mit à préparer sa fuite. Le Grand-pere fut jet- té dans la boue, & celui-là, ne suffisant pas, fut suivi d'un se- cond, & puis d'un troisieme.

Jamais

Jamais Julie n'avoit cru qu'on pût tirer si bon parti des Grands-pères. Ce nouvel usage la divertissoit; cependant elle étoit fort agitée, & si d'un côté son cœur se délectoit dans l'espoir d'être à son Amant, de l'autre il saignoit pour son Pere. Ah! que les principes d'une bonne éducation eussent été puissans sur une ame naturellement vertueuse, & encore incertaine! Mais les argumens pour le devoir, qu'avoit toujours employés le Pere, étoient encore moins solides que ceux de l'Amant pour l'amour.

La petite Fille vint chercher son panier. Ne sachant pas le contenu des Lettres qu'elle avoit
por-

portées, & croyant qu'une réponse de Julie feroit grand plaisir à Valaincourt, elle demanda si elle ne lui donnoit point d'ordres. Julie hésita; c'étoit le moment de détruire les espérances de Valaincourt, elle pâlit, elle rougit: non, dit-elle enfin d'une voix tremblante, & puis elle fit un présent à la Fille du Jardinier.

A huit heures son Frere vint la voir, c'étoit la premiere fois. Après quelques railleries assez peu délicates, il lui raconta qu'il avoit fait l'honneur à un petit parvenu de jouer avec lui un jeu qu'il entendoit très-bien, & que l'autre n'entendoit point du tout; & que charmé de trouver une dupe
il

il avoit joué tout le jour, & gagné une somme considérable. On n'est jamais plus sévère pour une faute dont on se sent incapable que quand on en a quelque autre à se reprocher. Julie lui dit que c'étoit bien lâche, & bien honteux: il lui fit une réponse méprisante, & s'en alla. Je serai bientôt éloignée, dit-elle, de cette aimable Noblesse. C'est peut-être avec un pareil Personnage qu'on me condamneroit à passer ma vie; encore, s'il avoit bien des Quartiers, on me croiroit trop heureuse. Oh bien! qu'ils entrent dans l'Ordre de Malte ces grands Seigneurs, cela leur est dû. Valaincourt ne s'y oppose point,

point; il leur en cede, je pense, sans envie l'honneur, & les vœux: mais mon cœur, & ma main n'ont rien de commun avec la Croix de Malte. Elle acheva de préparer sa sortie jusqu'à ce que la Ménagere vint lui porter à souper. Elle se coucha ensuite pour qu'on ne soupçonnât rien. Lorsque tout fut endormi, depuis le jeune Baron jusqu'à ses meilleurs amis les Chiens de chasse, elle se releva. Elle s'habilla à la hâte, & légèrement, sans lumière, & par conséquent sans miroir: elle pensoit bien que de nuit, à la foible lueur de la Lune, Valaincourt ne s'amuseroit pas à contempler son ajustement.

tement. La Lune paroît, la fenêtre s'ouvre, minuit sonne, Julie jette le pacquet, elle monte sur la fenêtre, elle redescend, elle monte encore, quelque chose la retient, elle croit entendre son Pere, mais que lui dit-il pour l'arrêter ? Il lui parle de son nom, de sa naissance, de l'honneur de son origine qu'elle avoit à soutenir. Julie trouva que tout cela ne faisoit rien à l'affaire, & qu'elle ne devoit pas être plus malheureuse que sa servante, à qui il étoit donc apparemment permis de se faire enlever. L'Amour lui présente des motifs moins foibles, il la détermine, & Julie saute lestement sur le visage

visage d'un de ses Ancêtres qui se romp sous ses pieds. Le bruit éveilla la Ménagere qui ne couchoit pas loin de là, mais pensant que c'étoit quelqu'un de ces Esprits qui honorent fréquemment de leurs visites les anciens Châteaux, elle se contenta de dire un Ave Maria en s'enfonçant dans ses couffins, & cette fois les Revenans furent bons à quelque chose.

Julie s'avance à travers des ruines, elle entre dans la Cour, un Chien s'éveille, mais il ne trahit point l'aimable maîtresse qui l'a caressé tant de fois. Elle veut fortir par une petite porte qui malheureusement étoit fermée, elle revient
sur

sur ses pas en tremblant :
 Dieux ! que deviendrai-je , dit-
 elle , si je ne trouve point d'is-
 sue ! Un vieux petit mur la lui
 fermoit , elle essaie de monter
 dessus. Les briques étoient
 unies depuis si longtems qu'el-
 les se séparèrent sans peine.
 Julie passe en bénissant cette
 fois l'ancienneté. La voilà
 dans l'avenue , la voilà avec son
 Amant , ne nous mettons point
 en peine de ce qu'ils devinrent.

Le lendemain quand on
 porta la terrible nouvelle au
 vieux Baron , il tomba sans
 connoissance. En revenant à
 lui après bien du tems , & des
 drogues , il disoit d'une voix
 presque éteinte : un nouveau
 E Noble !

Noble ! ô mes Ancêtres ! ô mon sang ! Éternel opprobre ! On craignoit qu'il ne mourût de douleur. Envain un Homme raisonnable qui se trouvoit là lui représentoit que la noblesse étoit un préjugé pour le mérite , & qu'un mérite reconnu , comme celui de Valaincourt , n'avoit plus besoin de préjugé ; qu'on ne peut jamais s'attribuer le mérite d'autrui , & que , quand on le pourroit , un Noble ne s'en trouveroit souvent pas plus qu'un autre ; que l'Empereur qui a donné les titres peut avoir été un mal-honnête homme , ou un sot... Ce discours blasphématoire fut interrompu par une
fe-

seconde pâmouison plus longue encore que la premiere. C'en étoit fait, je pense, du Baron, si une Lettre bien consolante ne l'eût rappelé à la vie. Le fort le dédommageoit de l'acquisition d'un Gendre riche, beau, & tout aimable, en lui offrant la Bru la plus désagréable qu'on puisse imaginer. Il accepta avec joie cette compensation ; il rendit grâces au Ciel, & admira la sagesse de la Providence qui dispense avec égalité les biens, & les maux. Il n'est pas besoin de dire que la Demoiselle étoit complètement noble ; on n'envoyoit pas son portrait, mais son arbre généalogique, & il étoit tel

E 2 que

que le Pere n'hésita pas. Le Fils avoit oui dire qu'elle étoit louche , & bossue ; mais l'honneur de joindre ses Armes , & ses Quartiers aux siens le fit passer sur tous les désagrémens du reste. Il comptoit bien d'ailleurs se consoler avec des créatures moins nobles , & moins laides ; & il avoit trop de grandeur d'ame pour penser qu'il fallût aimer celle qu'on épousoit. Le mariage fut donc bientôt résolu. Julie en ayant appris la nouvelle s'informa du jour des noces. A' la fin du repas le Pere d'Arnonville , rappelant la vigueur de ses jeunes ans , célébra par vingt rasades une union si bien assortie.

Lors-

(69)

Lorsque le vin commençoit à confondre dans sa tête l'ancienne, & la nouvelle Noblesse, Valaincourt, & Julie entrèrent dans la sale, & se jetterent à ses piés. Aiant perdu une partie de ce qu'il appelloit sa raison, il ne sentit que sa tendresse, & pardonna. Julie fut heureuse, & ses Fils ne furent point Chevaliers.



L'empereur le vint couronner à
 Constantinople dans le temple
 de la Vierge, & la nouvelle
 Vierge, de l'Église
 dans la ville, & le jour
 les plus beaux de l'année
 furent de ce jour-là
 à dire, de parodier, & à
 heurter, de les fils de
 point d'acier.





109748









AB 109 748

S

De 2803 h

X2520792





Charrière, Isabelle Agnès Elisabeth de

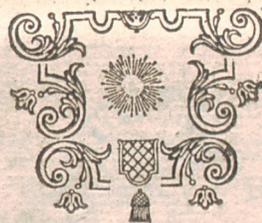
LE

NOBLE,

CONTE MORAL.

On ne suit pas toujours ses Aïeux, ni son Père

LA FONTAINE.



Inches

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black